

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Encre et papier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 101-123

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# ENCRE ET PAPIER

## Succession

M. le chanoine Louis Poncet allait partir pour l'Indochine française, qui paraissait alors la Terre promise à l'apostolat missionnaire de l'Abbaye. Quand il eut terminé ses préparatifs, il m'appela et me dit :

— Je pars demain. Mais quelle affaire de penser à tout, de tout préparer ! C'est fini, maintenant ; je crois n'avoir rien oublié. Il ne me reste plus qu'une petite commission à vous faire : Monseigneur m'a dit de vous transmettre la charge des *Echos*.

Rien ne m'avait fait entrevoir cette tâche, à laquelle je n'avais pas même songé. Aussi ma surprise s'accompagna-t-elle bien vite d'une série d'objections. Le chanoine Poncet y coupa court, me disant qu'il devait me transmettre sa charge et que, pour le reste, je n'aurais qu'à m'en ouvrir à Monseigneur...

Quelques consignes me furent données, puis la « caisse » — façon de parler — qui contenait moins de cinq francs. Mais comment faire paraître une revue avec ce... capital ?

— Rassurez-vous, me dit M. Poncet, les *Echos* sont toujours en dette !

C'est ainsi que j'entrai en charge, à la tête des chers *Echos*, en janvier 1928. Les noms de mes prédécesseurs — alors encore tous heureusement vivants — se pressaient en mon esprit : passe encore le chanoine-historien Eugène Gross, dont l'humeur combative s'était apaisée sous la neige de sa chevelure, mais Mgr Mariétan, l'ardent sociologue, dont la prélature n'avait pas freiné le dynamisme, ou le chanoine Broquet, qui avait imprimé aux *Echos* une haute tenue littéraire, comment donc oserai-je reprendre l'outil et me ranger à leur suite ?

Mgr Mariétan était parti pour Rome et c'est sur le quai de la gare qu'il avait remis au chanoine Poncet ses instructions me concernant. Quand il fut de retour de la Ville éternelle, — On vous a fait une commission de ma part, me dit-il.

J'essayai de faire valoir mes difficultés, de suggérer des noms de rédacteurs possibles, souhaitables même. Monseigneur m'écouta, puis, résolument, me confirma en charge.

— J'ai confié à M. le chanoine Bussard le soin d'un journal — *Le Valais* — ; je ne veux pas lui donner en plus les *Echos*, parce que la revue de la Maison doit éviter même le soupçon d'une activité politique. Vous pourrez, d'ailleurs, rechercher les collaborations qui vous paraîtront utiles, de M. Bussard ou d'autres confrères. Mais ne soyez pas plus pessimiste que moi : le métier entrera vite.

Mgr Mariétan savait que le goût de l'encre et du papier ne m'était pas tout à fait étranger, et il voulut bien me rappeler que, à cette même heure, et depuis bien des années, mon oncle présidait le Conseil d'administration du *Courrier de Genève* : je devais avoir un peu du journalisme dans le sang !

## Variations généreuses

Les *Echos* étaient cependant d'un maniement difficile. Fondés en juin 1899, ils auraient dû, normalement, fêter leur cinquantenaire en 1949. Mais leur âge n'a point progressé du même pas que le temps ! Ils furent en sommeil de janvier 1913 à avril 1916 : trois années qui ne sauraient être comptées dans leur existence... Quand ils se réveillèrent, en 1916, ils se trouvèrent donc dans leur quinzième année. Plus tard, une distraction, un oubli, vint encore compliquer le comput : la mention « XLI<sup>e</sup> année », qui convenait à 1942, resta inchangée en 1943... Et c'est ainsi que, par les hasards d'une léthargie, puis d'une amnésie, notre revue a terminé en décembre dernier seulement sa cinquantième année officielle de publication.

Plus encore qu'avec les mathématiques, les *Echos* ont dû composer avec les goûts « ondoiyants et divers » des



**Le chanoine Eugène GROSS**

hommes. A la période sage et prudente des débuts, où le chanoine Eugène Gross tamisait les ardeurs juvéniles, avait succédé, de 1907 à 1912, une ère de combat, de « bon combat » sans doute, inspirée par la généreuse audace du chanoine Joseph Mariétan et d'une équipe de sociologues et d'apôtres. Le Ralliement à la République, conseillé aux catholiques de France par Léon XIII, et l'encyclique du même Pape « Sur la condition des ouvriers » avaient ouvert les voies vers l'avenir. Au lieu de se replier



sans cesse vers un passé révolu, avec le souvenir nostalgique de la monarchie, les catholiques des environs de 1900 étaient invités par le Pilote suprême à laisser gonfler leurs voiles d'un vent nouveau. C'est le temps de la « Démocratie chrétienne » commençante, avec ses tâtonnements, ses espoirs et ses échecs ; ce sont les « Cercles » d'Albert de Mun, puis le « Sillon » de Marc Sangnier. Ces courants apportaient jusque chez nous un air du large qui vivifiait les énergies et suscitait les enthousiasmes. En Valais, un Louis Cergneux, un Joseph Mariétan, comme, naguère, un Schorderet à Fribourg, mettaient leur confiance dans les œuvres de presse. Avec les amis qu'ils trouvaient sur place — un chanoine Burquier, un chanoine Gaist —, ils tendaient la main à ceux de Romandie (le nom n'existait pas encore, mais pourquoi s'obstiner à le proscrire ?) — Montenach à Fribourg, Reymond à Lausanne —, à ceux de France surtout qu'ils regardaient comme des combattants et des modèles. Presque tous ont quitté la scène de ce monde. Toutefois, si ces pages lui tombent sous les yeux, nous voudrions qu'elles portent à Mgr Beaupin, à Paris, un témoignage de gratitude pour la collaboration qu'il accorda, avec ses compatriotes, à nos devanciers (et sera-t-il permis à l'auteur de ces lignes de joindre à cet hommage le souvenir respectueux d'un ancien servant de messe ?).

Ce furent cinq années — 1907-1912 — toutes remplies d'efforts constants et idéalistes ; et puis ce fut l'arrêt, le silence, l'échec apparent et méritoire des animateurs, mal compris et demeurés seuls...

## Renouveau littéraire

Quand il retira les vieux Echos du tombeau, en 1916, le chanoine Broquet résolut de les tenir désormais à l'écart des conflits sociaux et politiques : revue du Collège et de l'Abbaye, ils devaient être avant tout un lien entre tous les membres de la famille aigaunoise, maîtres et élèves, élèves actuels et anciens. Et comme il ne pouvait être question de se complaire dans une contemplation mutuelle, la littérature parut offrir le jardin le plus apte à des conversations amicales. Voire ! Quelque démon devait



**Monseigneur Joseph MARIETAN**

s'embusquer là derrière les buissons, puisque, bientôt, les sujets littéraires eux-mêmes allaient susciter de nouvelles querelles !

Dès l'année 1917-1918, la notion même des Humanités, dont le chanoine Antoine Gay avait dégagé dans les *Echos* le caractère gratuit et désintéressé, provoquait la réaction très vive d'un autre professeur, le chanoine Xavier de Cocatrix, qui entendait montrer le côté pratique, utilitaire, des études classiques.

Une querelle plus vive encore devait suivre deux ans plus tard, lorsque le dramaturge Henri Ghéon — « l'homme né de la guerre », comme il se qualifiait lui-même, après sa conversion, survenue durant les années terribles, sous l'influence de Dupouey — connu à Saint-Maurice une vogue extraordinaire. Le caractère enjoué de Ghéon, au-réolé du prestige de sa conversion et de son désir d'apostolat par le moyen des tréteaux de théâtre, conquit la sympathie de Mgr Mariétan. M. le chanoine Georges Cornut demeure parmi nous l'un des témoins de cette époque, et plus qu'un témoin... puisqu'il monta, dès 1920, toute une série de pièces de Ghéon. D'aucuns voulurent distinguer entre intentions et réalisations, entre apostolat et théâtre, et estimèrent que le genre ghéonien appartenait davantage à la poésie lyrique qu'à l'action dramatique. La paisible cité d'Agaune connut alors sa bataille d'Hernani.

Le directeur du *Nouvelliste valaisan*, M. Charles Haegler — qui signait *Charles Saint-Maurice*, tant il entendait personnifier la cité — avait été, au début du siècle, un disciple et un collaborateur des Louis Cergneux et des Joseph Mariétan. Mais le temps avait peu à peu distancé le journaliste du prélat et, dès 1920 Mgr Mariétan et M. Haegler suivaient des chemins divergents. Les querelles autour de l'utilité des études classiques ou de la qualité proprement scénique du théâtre ghéonien s'exprimèrent dans le *Nouvelliste valaisan* comme dans les *Echos* abbatiaux...

En rappelant notre revue à la vie, en 1916, M. le chanoine Broquet s'était assuré la collaboration des chanoines Antoine Gay et Ignace Mariétan. Le premier donna aux



**Le chanoine Louis BROQUET**

Echos les articles que l'on sait ; quant au second, il intéressa les lecteurs de notre revue aux sciences naturelles qu'il enseignait avec une maîtrise remarquable. L'épidémie de 1918 frappa le chanoine Gay, brisant une vie qui s'annonçait pleine de promesses. Quelques années plus tard, M. Mariétan devenait professeur à l'Ecole cantonale d'agriculture de Châteauneuf. Privé de ces deux appuis, M. Broquet demanda à être déchargé de la fonction qu'il remplissait depuis dix ans.

## Un bref gouvernement

Il eut pour successeur M. le chanoine Louis Poncet qui, en automne 1926, définissait ainsi la tâche qu'il abordait : « Notre programme est simple : continuer. Continuer d'être un agent de liaison entre la vieille Abbaye et ses élèves anciens et nouveaux. Continuer d'être un petit organe modeste, mais bien vivant et original, d'une originalité qui, sans tomber dans l'extravagance, n'exclue pas la hardiesse et la nouveauté. »

M. Poncet ne resta guère plus d'un an à la tête de la revue : treize fascicules parurent sous sa direction (tant pis pour les superstitieux !). Le 13<sup>e</sup>, en décembre 1927, était habillé d'une nouvelle couverture, dessinée avec sobriété par Casimir Reymond, de Lausanne. Si je disais que ce fut là la création la plus durable de mon prédécesseur, il se trouverait des gens pour me soupçonner d'irrévérence..., et, pourtant, c'est vrai : la robe taillée pour notre revue en décembre 1927 n'a été remplacée qu'en janvier 1946, *par* une nouvelle due au talent de Paul Boesch, de Berne. Un usage si prolongé vaut un éloge, si je me rappelle tel propos de mon prédécesseur qui assurait que les revues sont comme certaines plantes : quelques années de vie, une brève floraison, et puis la fin !

Durant son bref gouvernement, le chanoine Poncet publia *des* considérations intéressantes de Maurice Denis, sur *l'importance du sujet dans la peinture religieuse*. C'était ouvrir la revue à des préoccupations d'art, et la porte resta dès lors ouverte sur ce sujet. La bénédiction de la chapelle du Collège (22 novembre 1926), le troisième centenaire de la dédicace de l'église abbatiale (20 juin 1927), les débâcles du torrent de Saint-Barthélemy au Bois-Noir (été 1927), provoquèrent de bonnes pages d'histoire ; et c'était encore à l'histoire que s'apparentaient les savoureux *Souvenirs* de Mgr J.-B. Jaccoud, ou les notes du P. Léodegar Hunkeler — aujourd'hui Abbé d'Engelberg — sur le culte des Martyrs thébains dans son abbaye.

Le 13 janvier 1928, M. Poncet s'embarquait à Marseille, sur le *Sphinx*. Songea-t-il, en s'éloignant des rives phocéennes, à l'héritage qu'il nous avait laissé ?

## Embûches et combats

Notre revue est modeste et sa direction peut paraître facile : elle l'est moins qu'il ne semble. Nous l'avons dit autrefois, et cela demeure vrai : une revue spécialisée groupe autour d'elle ceux que rapproche sa spécialité : sciences, théologie, histoire, art, littérature, apostolat — je cite au hasard —. Les *Echos* ne se spécialisent pas et sont un peu tout cela. Être un « lien » entre *Agaunenses* d'hier et d'aujourd'hui, offrir un terrain de rencontre, mieux : un aliment de vie, tel est le but. Pour l'atteindre, la variété sera donc de règle.

Nous n'avons jamais songé à créer des barrières, à ériger des monopoles, pas plus, d'ailleurs, qu'à porter des jugements définitifs. Notre revue est ouverte à tous, à tous ceux qui se veulent artisans et amis de vie fraternelle et d'émulation féconde dans la *Schola Agaunensis*. Trop souvent, hélas ! des talents se dérobent, des concours se refusent, qui nous seraient précieux, et auxquels nous avons adressé de vains appels... Juge-t-on la revue trop faible pour supporter une nourriture trop forte ? ou redoute-t-on d'aborder le jugement public ?... Il faut, en effet, quelque courage pour se laisser imprimer : le texte, une fois sorti de presse, affronte seul l'opinion, souvent une opinion divisée, et il est seul pour se défendre ! Mais qu'importe ! c'est aussi un beau métier, ou, si l'on veut, un beau sport.

Que la publication d'un ouvrage — quel qu'il soit — expose son auteur à bien des tracasseries, l'événement devait le montrer plus d'une fois. Avec les encouragements de Mgr Mariétan, j'avais fait paraître dans les *Echos*, en 1929, une étude sur les origines de l'Eglise d'Agaune et ses premiers Abbés ou prétendus tels. C'était œuvre de débutant et l'ouvrage n'était point parfait. On lui reconnaissait cependant le mérite d'une information étendue et d'un loyal essai de discussion. Mgr Mariétan avait même pensé que ce pourrait être le sujet d'un mémoire universitaire ; mais, devant le nombre sans cesse croissant des élèves, le Collège réclamait, nouveau Minotaure, des professeurs toujours plus nombreux, et il ne pouvait être question de s'absenter de la Maison pour poursuivre des études

spécialisées. Heureux étais-je d'avoir pu être naguère l'élève du Séminaire français de Rome et de l'Université Grégorienne ; il fallait maintenant apporter une aide fraternelle à nos aînés, et c'est ainsi, entre les heures de cours, que j'assurai tant bien que mal la publication de cet essai.

Ma surprise fut grande quand, quelque temps après, le *Nouvelliste* m'apporta, un matin, une mercuriale du chanoine Joseph Pythoud, qui avait cru déceler dans mon travail tout un arsenal d'arrière-pensées. Depuis que Monsieur Pythoud était devenu, malgré lui, recteur de Leysin, il flairait partout des complots... J'envoyai une réponse au *Nouvelliste*, qui la publia en bonne place. Au grand amusement du public, M. Pythoud répliqua, je dupliquai, mon antagoniste récidiva : le spectacle devenait gênant ; sur le conseil du chanoine Burquier, je gardai dès lors le silence... Bien des années plus tard, un hasard malin me mit entre les mains des papiers du chanoine Pythoud : des lettres et quelques annotations. J'appris ainsi tout le mal qu'il s'était donné pour combattre, à travers mon mémoire, des ombres qui le poursuivaient... Plus d'un correspondant de M. Pythoud dut s'étonner de le voir ainsi partir en guerre ! Quant au directeur du *Nouvelliste*, il aimait ces joutes qui contribuaient à animer le journal et à le faire lire.

Je proposai, par la suite, au recteur de Leysin, d'écrire, librement, mais objectivement, un article sur un sujet de son choix, dans les Echos. Il accepta d'abord, puis se récusait, en m'avouant que son ministère absorbait tout son temps et, surtout, que son « exil » ne lui permettait plus de suivre d'assez près les questions débattues... De son côté, M. Haegler, surpris de se voir à l'occasion cité, lui ou son journal, sous ma plume, demanda à M. Athanasiadès — vrai trait d'union entre le monde laïc et le monde ecclésiastique — de le renseigner plus exactement sur mes idées et mes tendances...

Dans le recul du temps, ces escarmouches ne peuvent plus que faire sourire. La nature explosive de M. Pythoud n'était un mystère pour aucun de ses confrères ou de ses amis ; elle ne les empêchait point, cependant, d'apprécier la haute valeur intellectuelle et morale de ce prêtre, qui fut professeur, membre de la Commission cantonale des Etudes, aumônier militaire, enfin, pendant près de vingt

ans, recteur de Leysin, et dont le nom fut même prononcé, en plus d'une circonstance, comme celui d'un « évêque » ». M. Haegler avait fondé le Nouvelliste en 1903, et il en devait demeurer directeur jusqu'en 1949 ; député, président du Grand Conseil, préfet du District, il donnait du lustre à la petite ville. Le magistrat et le chanoine sont morts, laissant le souvenir de personnalités marquantes, qui n'ont peut-être pas eu l'occasion de déployer toute leur mesure, mais à qui n'a point manqué la souffrance, laquelle, selon le mot de Bossuet, donne à une âme son achèvement.

La polémique que je viens de rappeler n'atteignit de loin pas le paroxysme d'une bagarre provoquée, avant moi, par la publication dans les Echos d'un *Nocturne*, œuvre prétendue d'un jeune poète baptisé pour la circonstance Georges Pastoure, et qui servait de prétexte à une enquête sur la jeune poésie contemporaine ! Ce n'était, peut-être, qu'un badinage, une fantaisie tout au plus. La presse s'en mêla, s'indigna, et l'indignation fut portée, sauf erreur, jusqu'au Grand Conseil !

Edmond Humeau causa aussi pas mal de bruit dans notre Landerneau. Il venait de Paris, et, en notre province reculée... il bousculait avec délices routine et conformisme. Décidé à rénover les courants d'école, Humeau se trouva bientôt chef de file. Il est resté de ce mouvement un souvenir durable, jusque dans un roman récent, *Le Préau*. Notons toutefois que « l'abbé Sartaud » n'avait d'ecclésiastique que la soutane, qu'il portait par... conformité au milieu : laïc il était et il resta.

Quand on se remémore ces querelles, vieilles d'un quart de siècle, et dont le feu est bien éteint, on se demande si les gens d'alors appréciaient leur bonheur : le « rideau de fer » traversait les marais de Pinsk, Mussolini paraissait s'assagir, Hitler n'avait point encore fondé le III<sup>e</sup> Reich, Alphonse XIII régnait sur l'Espagne, et l'on se disputait quand même...



## Censures...

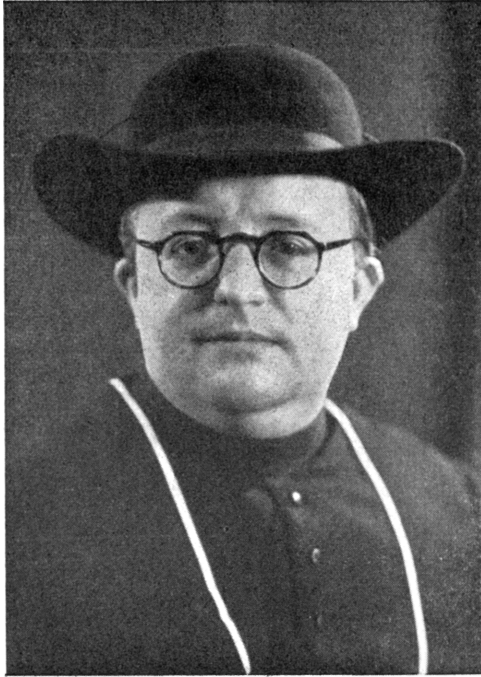
Mgr Mariétan, qui joignait à l'autorité du supérieur l'expérience de l'ancien rédacteur, suivit toujours de très près la marche des *Echos*. La philosophie — en laquelle il était Docteur — avait ses préférences, mais notre revue ne s'avancait guère sur ce terrain. La littérature, par contre, à laquelle furent vouées le plus grand nombre de ses pages, causait quelque inquiétude au pieux évêque, qui craignait toujours ses sortilèges. Il passait au filtre chroniques, contes et nouvelles, et il en bannissait toute allusion trop vive ; s'il lui arrivait d'y découvrir des « clefs », il préférait même jeter à la corbeille les pages les plus choyées de leurs auteurs, ce qui n'était pas, on le devine, pour faciliter la tâche du directeur de la revue !

Formé à cette discipline, je continuai de soumettre les manuscrits au jugement de son successeur. Mgr Burquier se montrait impitoyable lorsqu'il s'agissait de l'Eglise, et un jour qu'on lui présentait une page dont la force apologétique lui paraissait moins convaincante que les intentions de son auteur n'étaient excellentes, il n'hésita pas à en refuser l'impression...

Pourtant, Mgr Burquier n'entendait pas compliquer inutilement notre travail. Jugeant que le directeur de la revue avait acquis une expérience suffisante, il lui fit bien vite pleine confiance, n'exigeant plus, ne voulant même plus qu'il soumit les « papiers » à son approbation. En lui remettant le soin d'accorder ou de refuser lui-même l'*imprimatur* aux articles qu'on lui propose, Mgr Burquier lui donna pour consigne simple, mais ferme, de ne point passer outre à ses hésitations éventuelles, celles-ci devant plutôt le mettre en alerte :

— Si vous hésitez, c'est que quelque chose ne va pas tout à fait bien, et, alors, corrigez, modifiez, retranchez ou refusez !

Règle plus facile à formuler qu'à appliquer ! Les correspondants ne réagissent pas de façon uniforme : les uns, jugeant leurs écrits parfaits, ne peuvent admettre un changement de virgule ; d'autres, au contraire, considèrent que



**Le chanoine Louis PONCET**

c'est affaire de la Rédaction de bichonner leur prose... Un rédacteur doit s'accommoder des uns et des autres, comprendre les points de vue, les rapprocher, par un travail discret, insoupçonné. Un professeur d'Université m'assura, d'ailleurs, que c'était le droit strict, et souvent le devoir d'un directeur de revue de jauger la valeur, le ton, les dimensions, l'intérêt, l'opportunité des articles qui lui parviennent, et qu'il lui appartient absolument de proposer des retouches, des corrections, des suppressions ou des compléments. Il faut sans doute que le métier s'entoure de quelque diplomatie, mais une Rédaction qui ne saurait faire un tri nécessaire s'exposerait à tous les aléas !

Assurément, le sourire n'est pas toujours facile : aux *Echos* mêmes, on en fit parfois l'expérience ! Un ami de

l'histoire nous apportait une prose qui risquait de tourner, sinon au roman, du moins au récit-fleuve : il fallut l'endiguer, et il trouva l'espace trop restreint... Une autre fois, on nous proposa un conte ou une nouvelle, d'une écriture fort littéraire, mais qui sentait une colère récente ; le pseudonyme mis en queue ne pouvait éclairer personne, et l'auteur était bien caché. Cependant, des « clefs » faciles auraient permis de récrire l'affaire en clair, et auraient pu nous conduire... au tribunal. Il fallut donc refuser l'hospitalité de la revue, ce qui déçut vivement le prudent conteur...

A défaut du prétoire, les *Echos* eurent affaire avec la censure fédérale ! Les bureaux de dite censure, durant la seconde guerre mondiale, veillaient sur la presse en lui demandant de se conformer librement à leurs directives. Celles-ci étaient transmises aux Rédactions par des bulletins plus ou moins confidentiels (selon les cas), dans lesquels les rédacteurs trouvaient toute une gamme d'informations, de conseils, d'interdictions, parfois même de prévisions, ce qui n'était pas de moindre intérêt. Notre Rédaction accepta de bonne grâce de se plier aux recommandations patriotiques d'une officielle prudence. Pourtant, une fois, elle reçut un vigoureux monitoire d'un censeur... subalterne, qui venait de découvrir les *Echos* et, *horresco referens*, d'y découvrir une illustration montrant la Croix des Giettes. Pour sa défense, notre Rédaction fit remarquer que, vraiment, il serait difficile de trouver un intérêt militaire à une photo qui montrait une grande croix de bois ouvrant ses bras sur un décor lointain de cimes estompées ; nous rappelions également que nous gardions le contact avec d'autres bureaux de la censure, et que nous n'avions jamais éprouvé de difficultés. L'affaire en resta là.

## Tradition historique

De tous les sujets traités dans les *Echos*, c'est l'histoire qui avait les préférences de Mgr Burquier. Il y voyait une tradition de la revue, puisque ceux-là même qui avaient créé les *Echos*, à la fin du siècle dernier, l'avaient inscrite sur les tabelles de leur programme.



**Le chanoine Edgar VOIROL**

Le premier rédacteur, le chanoine Eugène Gross (qui, en fougueux ami de la France, ne voulait écrire son nom qu'avec un seul s) retraça en plusieurs articles l'histoire des Martyrs d'Agaune, celle des origines de l'Abbaye, ou de la translation d'une partie des reliques de saint Maurice, à Turin, en 1590.

La période de *l'Eveil*, seule, se désintéressa du passé pour se tourner entièrement vers l'avenir, mais quand on se rappelle comment finit l'expérience, on ne peut que donner raison à Jacques Bonhomme selon qui un arbre ne saurait porter de feuilles s'il ne reste d'abord attaché à ses racines !

Ressuscites en 1916 et revenus à leurs premiers principes, les *Echos* (faut-il dire : première ou troisième manière ?) firent à nouveau une place à l'histoire. Le chanoine Gross y publia des notes intéressantes sur la basilique abbatiale et sur la fête des Martyrs. Le chanoine Bourban, dont la magnifique stature et la voix chantante ajoutaient un charme aristocratique à sa réputation d'archéologue, exposa les résultats de ses fouilles au Martolet, entre autres la découverte du vénérable *arcosolium* qu'il avait dégagé sous un ancien chœur.

Chacun sait quelle mort grandiose frappa le chanoine Bourban, en pleine basilique, durant le chant de None, avant la Messe pontificale de la fête de Saint-Maurice, le 22 septembre 1920. M. Gross mourut le 26 janvier 1929, rendant à Dieu une âme ardente qui l'avait sans doute fait beaucoup souffrir, parce qu'elle l'avait rendu plus sensible à la beauté d'un paysage, aux élans de l'idéal, à la fidélité de l'amitié, au rythme d'un discours ou d'un poème.

Les chanoines Broquet et Poncet avaient maintenu à l'histoire la place que les créateurs des *Echos* lui avaient donnée. Mgr Burquier nous encourageait dans cette voie ; il nous assurait même que, selon lui, l'Abbaye devait avoir accumulé au cours des siècles un tel trésor d'histoire religieuse, civile, intellectuelle, artistique ou morale, qu'il devrait être possible d'y trouver les sujets d'étude les plus variés, et c'est à cette besogne qu'il conviait notre revue. Il n'en laissait, d'ailleurs, guère passer de numéro sans nous faire part de ses réflexions, qui nous manifestaient sa bienveillance et nous apportaient un encouragement.

## Ecritoires, bourse et presses

En me chargeant de la direction de notre revue, Monseigneur Mariétan m'avait laissé libre choix des collaborateurs. Pendant quelques années, j'eus le plaisir d'attacher aux *Echos* M. le chanoine Edgar Voirol, aujourd'hui recteur du Collège Saint-Charles à Porrentruy. Ensemble, nous « sortîmes » plusieurs numéros spéciaux, pour le

centenaire du *Romantisme*, le XV<sup>e</sup> centenaire de *Saint Augustin* ou le bimillénaire de *Virgile*. Le chanoine Voirol, que les questions d'art ont toujours passionné, prit l'initiative d'un cahier entièrement consacré à ces questions. Il grava aussi de nombreux *linos*, un art alors à ses débuts, et qui renouvelait les techniques des anciens xylographes. Malgré les charges qui lui furent confiées par la suite, M. Voirol est resté attaché aux *Echos*, qui lui doivent de nombreux essais — contes, nouvelles, poèmes — et particulièrement trois suites de textes et d'illustrations : *Rosaire*, *Petit Chemin de Croix*, *Ronde des Mois*.

De l'été 1932 à l'été 1943, soit durant le règne entier de Mgr Burquier, le chanoine Bussard dirigea avec moi notre revue. Nous échafaudions ensemble nos projets ; nous passions ensemble les « papiers » à l'examen d'une prudente acribologie ; nous discutions ensemble des programmes à élaborer, des démarches à tenter, des efforts à poursuivre. Aussi, lorsqu'une mort prématurée emporta M. Bussard, elle me priva plus que d'un confrère, mais d'un vieil ami et d'un collaborateur précieux. Dire que ces onze ans d'étroite association ne furent traversés jamais d'aucun nuage, serait vouloir tendre sur nos têtes oubliées un ciel trop bleu ; mais il est vrai d'affirmer que nos divergences occasionnelles se fondirent toujours dans une féconde entente, et c'est pourquoi j'ai tenu à réserver, au lendemain de sa mort, un fascicule entier à la fervente mémoire du disparu, en y insérant les hommages de maîtres de la plume comme Charles Saint-Maurice, Mgr Henri Schaller, Léon Savary, Sylvain Maquignaz, André Marcel, sans oublier celui de Fernand Donzé, porte-parole des étudiants, ni ceux des chanoines Norbert Viatte et Marcel Michellod. La presse ne fut pas seule dans cet hommage : la Radio s'y unit grâce à l'amitié de Paul Pasquier et de Léon Savary.

Durant les dix années qui ont suivi, Mgr Haller appela à collaborer aux *Echos MM.* les chanoines Jean-Marie Closuit (1943-1946), Isaac Dayer (1943-1944), Georges Delaloye (1946-1949), qui, absorbés par d'autres tâches, n'ont pu accorder à notre revue qu'une collaboration passagère. A MM. Dayer et Delaloye nous devons des pages empreintes de préoccupations philosophiques. M. Closuit

nous a donné, sous le titre *Journal intime de Pippo Lablague*, une excellente adaptation française du gracieux ouvrage d'Antonio Rubino : *Pippo Frottola*. Et sera-t-il indiscret d'ajouter que le chanoine Closuit nous apporte encore une collaboration appréciée, en construisant ces « Jeux d'esprit » sur lesquels s'aiguise la sagacité des chercheurs ?

M. le chanoine Georges Revaz est entré à la Rédaction des *Echos* en 1944 et M. le chanoine André Rappaz en 1949. L'un et l'autre étaient préparés à ces fonctions par une collaboration accordée depuis longtemps, depuis les années de leurs études : nous n'avons pas oublié un article de M. Revaz sur la *Chapelle de Notre-Dame des Sept-Joies* au Trétien (Salvan), paru en 1930, ni les Chroniques de M. Rappaz, qui faisaient le souci et la joie du chanoine Moret, son grand-oncle. Quand on voit M. Revaz ranger avec autorité des centaines d'Anciens sous ses enseignes, on peut se demander s'il n'avait pas l'étoffe d'un général. Nous avons nommé M. Rappaz secrétaire de Rédaction (« le sort tomba sur le plus jeune ! » comme dans le *Petit Navire*) ; sa spécialité : il surveille avec des soins attentifs et secrets la rubrique « Chronique du Collège ». Mais l'un et l'autre de nos collaborateurs ne se confinent point dans ces besognes ; ils alimentent la revue de belles pages dues à leur talent ou à celui de leurs amis : « Littérature, mon beau souci ! » pourraient-ils dire tous deux.

Depuis un quart de siècle que la bienveillance de Monseigneur Mariétan m'a confié la direction des *Echos*, je n'ai jamais pensé que cette direction pût être autre chose qu'une conduite souple et compréhensive en vue de mener à bien l'œuvre commune. Une publication de séminaire rappelait, tout récemment, les bienfaits de l'esprit d'équipe, qui résulte avant tout d'une volonté commune. Je transcris : dans cet esprit, aucune décision n'est prise avant qu'elle n'ait été discutée en commun ; une démarche délicate, une lettre importants, le ton d'un article, le choix d'un programme : tout cela est matière à réflexion... à plusieurs. « Résultat : on prend moins de décisions sur un coup de tête, on revoit sa position, on s'enrichit d'une idée nouvelle. Certains cas difficiles se résolvent mieux quand on ne s'y agrippe pas tout seul... » Et encore ceci :



**Le chanoine François-Marie BUSSARD**

ensemble on précise les critiques qu'on doit se faire les uns aux autres, on se souligne mutuellement les talents que l'on devrait développer, on décide des objectifs à atteindre, des étapes à parcourir... Ensemble, on commet moins d'impairs, puisqu'on aura eu soin de prendre conseil... « Et puis, on n'a plus la possibilité de critiquer si les décisions sont prises en commun, tous en portent la responsabilité. On ne se sent pas seul, écrasé par les soucis : toute l'équipe les partage. »

Sans doute, ces conseils ont une portée qui dépasse, et de beaucoup, le cadre des *Echos*. Mais il demeure vrai de dire que le succès d'une oeuvre commune dépend de l'esprit d'équipe : seule une équipe vivante fera une oeuvre



prospère. Ce sont là des axiomes où le Comité de notre Revue puise sa confiance et son plaisir.

Je n'aurai garde d'oublier nos administrateurs, qui ont la tâche ingrate et nécessaire d'assurer la vie matérielle de la publication. Depuis qu'une saine « rationalisation » a séparé Rédaction et Administration, cette dernière a été remise aux soins et à la sagesse de trois argentiers successifs : MM. les chanoines Otto Jacomet (1933-1944), Léon Imesch (1944-1947), Jean Deschenaux (depuis 1947). Et les imprimeurs aussi ont droit à notre reconnaissance. Ce fut d'abord, pendant les premiers mois de notre revue, en 1899, le dévouement de M. Paul Fleury, *in illo tempore* encore élève, qui assura sur une pauvre presse à mains la naissance des premiers cahiers, vêtus de langes bleus ou roses. Le chanoine Cergneux, qu'aucune initiative ne rebutait quand il y voyait un instrument de progrès religieux ou social, était directeur de la Congrégation de Marie : tout naturellement (il serait plus juste de dire : tout surnaturellement), il invita les Congréganistes à l'aider dans sa tâche d'imprimeur improvisé. Puis, quand il ouvrit, dans une sombre boutique de l'Avenue des Terreaux, un atelier d'où devait sortir l'Œuvre Saint-Augustin, c'est là qu'il fit imprimer les *Echos*. Nous avons suivi les développements et les vicissitudes de l'Œuvre et c'est peut-être des milliers de fois que nous avons pris le chemin de ses bâtiments. C'est donc à juste titre que nous rendons ici hommage à l'imprimerie qui, depuis toujours, assure, avec le soin qu'on sait, la publication de notre revue, sortie, comme elle-même, de la pensée et de l'initiative du chanoine Cergneux. D'ailleurs, le tout premier numéro des *Echos*, en juin 1899, portait déjà la mention « Imprimerie Saint-Augustin », première manifestation, croyons-nous, du grand dessein de M. Cergneux.

## Œuvre de tous

Si nous parcourons les noms de ceux qui, au cours de ce demi-siècle, ont apporté leur concours aux *Echos de Saint-Maurice*, nous éprouvons le sentiment d'errer à travers un cimetière.

La part de notre revue dans l'évolution intellectuelle de la région a paru assez considérable à M. André Donnet, directeur de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais, pour proposer à Mlle Rosette Perrig d'essayer d'en établir un Répertoire, comme travail d'habilitation à l'Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Genève. De 1899 à 1950, la collection forme un ensemble de 48 volumes, oscillant de 160 à 400 pages, la plupart comprenant entre 250 et 300. C'est dire que, maintenant, notre revue atteint environ 14 000 pages ! Dans les 48 volumes publiés jusqu'en 1950, Mlle Perrig a relevé 2983 titres d'articles... Cela laisse soupçonner le nombre des collaborateurs !

Pour le classement de cette masse de documents, Mlle Perrig a procédé par élimination, en classant d'abord les matières nettement déterminées, qui n'offraient pas de difficulté spéciale, comme poèmes, nouvelles, essais littéraires, comme Beaux-Arts, Musique et Sciences. Quant à l'Histoire, elle a distingué les articles concernant la Suisse, le Valais, Saint-Maurice, l'Abbaye, enfin le Collège. A l'histoire du Collège se rattachent les Chroniques qui paraissent chaque mois et dont Mlle Perrig note « l'intérêt annalistique ».

Maxime Reymond, alors archiviste du Canton de Vaud, avait relevé autrefois que les *Echos* constituent une chronique qui pourra être utile aux historiens futurs de la cité abbatiale, dans la mesure où s'y inscrivent régulièrement, mois après mois, les événements de la Maison. Ce sont là de petits événements, comme « ces histoires immuables de couvent » qui amusaient Alphonse Daudet ; mais c'est de ces riens si importants qu'est faite le plus souvent l'histoire d'une Maison comme celle d'une vie. Aussi, laissant aux collégiens la chronique proprement scolaire, convenait-il qu'une main canoniale — comme celle de M. Revaz — tînt la rubrique de la chronique proprement abbatiale. Celle-ci doit être sérieuse, celle-là peut être plus riieuse. Ajoutons que la chronique du Collège est devenue le dernier pré carré où les élèves osent encore tenter leur chance, depuis que la crainte, ou peut-être, simplement, le sentiment de l'impréparation, les retient partout ailleurs...

Avec les Chroniques, il faut mentionner les nouvelles des Anciens, qui entretiennent un véritable réseau d'amitié

parmi tous les membres de la grande famille aigaunoise. Les nécrologies se rattachent aussi, hélas ! à ce réseau des amitiés, et nous savons que cette rubrique austère, que les jeunes ne lisent sans doute guère, tient au cœur des Anciens et des familles.

On se tromperait fort, on le voit, si l'on imaginait qu'une discipline unique polarise toute l'attention des rédacteurs. S'ils regrettent de ne pouvoir bénéficier de tous les concours qu'ils désireraient, ils apprécient d'autant plus ceux qui s'offrent à eux, spontanément, généreusement, car tous les concours accordés aux *Echos* le sont à titre entièrement bénévole.

Les titres cités au cours de ces pages montrent à eux seuls la variété des jardins entrevus.

Les *Echos* ont publié en édition princeps des ouvrages de valeur qui « sortirent » ensuite en volumes séparés : pièces de théâtre du chanoine Poncet ; biographie du prieur Bourban, *Un prêtre du Vieux-Pays*, par Marcel Michelet et Isaac Dayer ; même une thèse de doctorat sur *S. Bernard et les origines de l'Hospice du Mont-Joux*, par André Donnet. Charles Husson a raconté l'histoire de la musique au Collège, et Jules Bertrand, celle de son théâtre. François Bussard a rassemblé des pages émouvantes sur la part de l'Abbaye dans le grand combat des Missions.

En cette année 1953 qui marque déjà le 10e anniversaire de l'épiscopat de Mgr Haller, il sera permis de rappeler que notre revue salua son avènement par une plaquette augurale. L'Evêque, dont le nom restera attaché à la restauration et à l'agrandissement de sa cathédrale, a pu trouver au cours des années un loyal concours dans les *Echos* qui publièrent à plusieurs reprises des articles sur la basilique abbatiale et qui voulurent couronner l'achèvement de celle-ci par la publication d'un beau volume préfacé par Son Excellence.

Des plumes se sont essayées ici avant de conquérir la notoriété, et c'est une joie pour notre revue d'avoir préparé un journaliste catholique de renommée internationale comme Georges Huber, ou un historien comme André Donnet. — Vous souvenez-vous, mon cher archiviste, de votre première publication sur la Préhistoire ? ... Et vous,

Monsieur le recteur de Saint-Charles, jettetez-vous un regard en arrière sur Sylvain Briollet ?

Des professeurs d'Université — un Serge Barrault, un Linus Birchler, un Maurice Manquat, un Pierre Moreau, un Henri Perrochon, un Henri de Ziegler, un Paul Zumthor, et j'en oublie sans doute : qu'ils me pardonnent ! — nous ont honoré aussi de leur amicale collaboration. On nous permettra encore de tirer quelque fierté des Alexandre Cingria, des René Morax, des Aloys Fornerod, dont les noms rayonnent entre nos feuillets comme des médailles brillent entre les brandebourgs d'un dolman. Et nous n'oublierions pas Georges Goyau, de l'Académie française, qui nous donna jadis un texte sur *Virgile chrétien*, ni Maurice Denis, de l'Académie des Beaux-Arts, qui, il y a cinq lustres et plus, discourait déjà dans notre revue de l'art figuratif...

Plus près de nous, enfin, parmi les chanoines de l'Abbaye, « l'équipe rédactionnelle » sait la gratitude qu'elle doit à ceux qui lui accordent leur collaboration joyeuse et fidèle : M. Fleury, qui la fait bénéficier des souvenirs de sa riche mémoire, MM. Poncet, Voirol, Marcel Michelet, Marcel Michellod, qui lui apportent l'appui précieux de leurs connaissances et de leurs talents littéraires, ou M. Henri Michelet, qui sait rendre accessibles même des problèmes scientifiques, ou encore M. Jean-Etienne Berclaz, qui ne refuse pas son apport dans le domaine artistique... Je me reprocherais de ne pas faire ici mention de M. Léon Imhoff, de Sion, à qui nous recourons pour tant de renseignements ou de notices biographiques, car il possède un merveilleux fichier sur tout ce qui touche le Valais, et il sait l'ouvrir avec une bonne grâce parfaite.

Peut-être, au cours de ce demi-siècle d'existence, les *Echos* ont-ils offert, par la grâce de toutes les bonnes volontés, quelques éléments de savoir, fourni quelques services, ne serait-ce qu'une agréable détente ; peut-être ont-ils suggéré parfois une élévation d'âme, une pensée de réconfort ; peut-être ont-ils ouvert quelques sillons, exercé quelque influence ?...

Si ce n'est pas là illusion, leur existence n'a pas été vaine et ceux qui, il y a un demi-siècle, en ont pris l'initiative s'en trouvent justifiés.

Léon DUPONT LACHENAL